

la mémoire de ce digne seigneur, & quoiqu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je suis aussi certain qu'il est mort mon ami, que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorenci de l'année 1760, la lecture de la Julie étant finie, j'eus recours à celle de l'Emile pour me soutenir auprès de Mde. de Luxembourg; mais cela ne réussit pas si bien; soit que la matière fut moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis sous l'expresse condition qu'il ne s'imprimeroit point en France, & c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute; moi, pré-

tendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le systême que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de M.....s, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa main, pour me prouver que la profession de foi du vicaire Savoyard étoit précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre-humain, & celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat, toujours si prudent, devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit étoit par cela seul légitime, je n'a-

vois plus d'objections à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un scrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimerait en Hollande, & même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins, consentant au reste que l'édition se fît au profit d'un libraire François, & que, quand elle seroit faite, on la débitât, soit à Paris, soit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mde. de Luxembourg & moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage sa petite-fille, mademoiselle de Boufflers, aujourd'hui Mde. la duchesse de Lauzun. Elle s'appeloit Amélie. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure,

une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre & de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mde. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussaderie ordinaire. Au lieu des gentillesques qu'un autre eût dites à ma place, je restois-là muet, interdit, & je ne fais lequel étoit le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château: elle venoit de voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante étoit encore. Faut de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que dans l'innocence de son cœur, elle ne

refusa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de sa grand-maman, & en sa présence. Le lendemain, lisant l'Emile au chevet de Mde. la Maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure, avec raison, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juste, & dit là-dessus quelque chose de fort sensé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que sot & embarrassé! Bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse dans un homme qu'on fait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baiser si reprehensible, ainsi que dans les autres, le cœur & les sens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens, & je puis jurer même que si, dans ce moment, j'avois pu éviter sa ren-

contre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant quelque mot agréable à lui dire. Comment se peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment se conduire dénué de tout impromptu dans l'esprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdise infailliblement: si je ne dis rien, je suis un misantrophe, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eut été bien plus favorable: mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les instrumens de ma perte & de celle des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, Mde. de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très-impru-

demment offensé M^de. la princesse de Robeck, fille de M. de Luxembourg; Paliffot, qu'elle protégeoit, la vengea par la comédie des Philosophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au père de sa protectrice, dont il savoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne, qu'alors je ne connoissois point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, & je soupçonne que ce fut par l'ordre de Paliffot, qui crut peut-être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiscret & foible, j'ai toujours conservé dans l'ame de l'attachement pour

lui, même de l'estime, & du respect pour notre ancienne amitié, que je fais avoir été long-temps aussi sincère de sa part que de la mienne. C'est toute autre chose avec G...., homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, & qui, de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, & seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait, sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'est plus rien pour moi: l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse pièce: je n'en pus supporter la lecture, & sans l'achever, je la renvoyai à Duchesne avec la lettre suivante.

Montmorenci, le 21 Mai 1760.

“ En parcourant, Monsieur, la
 „ pièce que vous m'avez envoyée,
 „ j'ai frémi de m'y voir loué. Je

„ n'accepte point cet horrible pré-
 „ sent. Je suis persuadé qu'en me
 „ l'envoyant , vous n'avez point
 „ voulu me faire une injure ; mais
 „ vous ignorez ou vous avez oublié
 „ que j'ai eu l'honneur d'être l'ami
 „ d'un homme respectable , indigne-
 „ ment noirci & calomnié dans ce
 „ libelle. „

Duchefne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher, s'en dépit. Son amour-propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux, & je fus que sa femme se déchaînoit partout contre moi, avec une aigreur qui m'affectoit peu, sachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangère.

Diderot à son tour, trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet, qui fit contre Palissot un petit écrit imité du petit Prophète, & intitulé

la Vision. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit Mde. de Robeck, dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle, naturellement peu vindicative, & pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet, m'écrivit pour m'engager à prier Mde. de Luxembourg de solliciter sa liberté, lui promettant en reconnoissance des louanges dans l'Encyclopédie : voici ma réponse.

“ Je n'ai pas attendu votre let-
 „ tre, Monsieur, pour témoigner
 „ à Mde. la Maréchale de Luxem-
 „ bourg la peine que me faisoit la dé-
 „ tention de l'abbé Morrellet. Elle
 „ fait l'intérêt que j'y prens, elle
 „ saura celui que vous y prenez,
 „ & il lui suffiroit pour y prendre
 „ intérêt elle-même, de savoir que

„ c'est un homme de mérite. Au
 „ surplus, quoiqu'elle & M. le Ma-
 „ réchal m'honorent d'une bien-
 „ veillance qui fait la consolation
 „ de ma vie, & que le nom de vo-
 „ tre ami soit près d'eux une recom-
 „ mandation pour l'abbé Morrellet,
 „ j'ignore jusqu'à quel point il leur
 „ convient d'employer en cette oc-
 „ casion le crédit attaché à leur
 „ rang, & la considération due à
 „ leurs personnes. Je ne suis pas
 „ même persuadé que la vengeance
 „ en question regarde Mde. la prin-
 „ cesse de Robeck, autant que vous
 „ paroissez le croire, & quand cela
 „ seroit, on ne doit pas s'attendre
 „ que le plaisir de la vengeance ap-
 „ partienne aux philosophes exclu-
 „ sivement, & que quand ils vou-
 „ dront être femmes, les femmes
 „ seront philosophes.

„ Je vous rendrai compte de ce

„ que m'aura dit Mde. de Luxem-
 „ bourg, quand je lui aurai montré
 „ votre lettre. En attendant, je crois
 „ la connoître assez pour pouvoir
 „ vous assurer d'avance, que quand
 „ elle auroit le plaisir de contribuer
 „ à l'élargissement de l'abbé Morrel-
 „ let, elle n'accepteroit point le
 „ tribut de reconnoissance que vous
 „ lui promettez dans l'Encyclopé-
 „ die, quoiqu'elle s'en tînt hono-
 „ rée; parce qu'elle ne fait point
 „ le bien pour la louange, mais
 „ pour contenter son bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter
 le zèle & la commisération de Mde.
 de Luxembourg en faveur du pau-
 vre captif, & je réussis. Elle fit un
 voyage à Versailles exprès pour voir
 M. le comte de St. Florentin, &
 ce voyage abrégea celui de Mont-
 morenci, que M. le Maréchal fut
 obligé de quitter en même temps

pour se rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit comme gouverneur de Normandie, au sujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mde. de Luxembourg le surlendemain de son départ.

A Versailles ce mercredi.

« M. de Luxembourg est parti
 „ hier à six heures du matin. Je
 „ ne fais pas encore si j'irai. J'at-
 „ tends de ses nouvelles, parce
 „ qu'il ne fait pas lui-même com-
 „ bien de temps il y sera. J'ai vu
 „ M. de St. Florentin, qui est le
 „ mieux disposé pour l'abbé Mor-
 „ rellet; mais il y trouve des obsta-
 „ cles dont il espère cependant
 „ triompher à son premier travail
 „ avec le roi, qui fera la semaine
 „ prochaine. J'ai demandé aussi en
 „ grâce qu'on ne l'exilât point,
 „ parce qu'il en étoit question; on
 „ vouloit

„ vouloit l'envoyer à Nanci. Voilà,
 „ Monsieur, ce que j'ai pu obtenir;
 „ mais je vous promets que je ne
 „ laisserai pas M. de St. Florentin
 „ en repos, que l'affaire ne soit
 „ finie comme vous le désirez. Que
 „ je vous dise donc à présent le
 „ chagrin que j'ai eu de vous quitter
 „ sitôt, mais je me flatte que vous
 „ n'en doutez pas. Je vous aime de
 „ tout mon cœur, & pour toute
 „ ma vie. „

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

Ce 1er. Août.

« Grâce à vos soins, mon cher
 „ philosophe, l'abbé est sorti de la
 „ Bastille, & sa détention n'aura
 „ point d'autres suites. Il part pour
 „ la campagne, & vous fait ainsi que
 „ moi, mille remerciemens & com-
 „ plimens. *Vale & me ama.* „

Tome IV.

N

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours après une lettre de remerciement, qui ne me parut pas respirer une certaine effusion de cœur, & dans laquelle il sembloit exténuer en quelque sorte le service que je lui avois rendu; & à quelque temps delà, je trouvai que d'Alembert & lui m'avoient en quelque sorte, je ne dirai pas, supplanté, mais succédé auprès de Mde. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant, je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma disgrâce; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire qui occasionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire, lettre dont il a jeté les

hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T....t que je connoissois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 Juin 1760, pour m'avertir que M. F....y son ami & correspondant, avoit imprimé dans son Journal, ma lettre à M. de Voltaire, sur le désastre de Lisbonne, l'abbé T....t voulut savoir comment cette impression s'étoit pu faire, & dans son tour finet & jésuitique, me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre, sans vouloir me dire le sien. Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espèce, je lui fis les remerciemens que je lui devois, mais j'y mis un ton dur qu'il sentit, & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois let-

tres, jusqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit voulu savoir.

Je compris bien, quoiqu'en put dire T.....t, que F....y n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la première impression en venoit de lui. Je le connoissois pour un effronté pillard, qui, sans façon, se faisoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public le nom de l'auteur, d'y mettre le sien, & de le vendre à son profit. (*) Mais comment ce manuscrit lui étoit-il parvenu? C'étoit-là la question, qui n'étoit pas difficile à résoudre, mais dont j'eus la simplicité d'être embarrassé. Quoique Voltaire fut honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ses procédés

(*) C'est ainsi qu'il s'est dans la suite approprié l'Emile.

malhonnêtes, il eut été fondé à se plaindre, si je l'avois fait imprimer sans son aveu, je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponse, & dont pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

A Montmorenci le 17 Juin 1760.

„ Je ne pensois pas, Monsieur,
„ me trouver jamais en correspon-
„ dance avec vous. Mais apprenant
„ que la lettre que je vous écrivis
„ en 1756, a été imprimée à Berlin,
„ je dois vous rendre compte de
„ ma conduite à cet égard, & je
„ remplirai ce devoir avec vérité &
„ simplicité.

„ Cette lettre vous ayant été
„ réellement adressée, n'étoit point
„ destinée à l'impression. Je la com-
„ muniquai sous condition, à trois

» personnes à qui les droits de
 » l'amitié ne me permettoient pas
 » de rien refuser de semblable, &
 » à qui les mêmes droits permet-
 » toient encore moins d'abuser de
 » leur dépôt, en violant leur pro-
 » messe. Ces trois personnes font,
 » Mde. de C.....x, belle-fille de
 » Mde. D...n, Mde. la comtesse
 » de H....., & un allemand nommé
 » M. G.... Mde. de C.....x souhai-
 » toit que cette lettre fut imprimée,
 » & me demanda mon consentement
 » pour cela. Je lui dis qu'il dépendoit
 » du vôtre. Il vous fut demandé; vous
 » le refusâtes, & il n'en fut plus
 » question.

» Cependant M. l'abbé T.....t
 » avec qui je n'ai nulle espèce de
 » liaison, vient de m'écrire, par une
 » attention pleine d'honnêteté,
 » qu'ayant reçu les feuilles d'un
 » Journal de M. F....y il y avoit lu

» cette même lettre, avec un avis
 » dans lequel l'Editeur dit, sous la
 » date du 23 Octobre 1759, qu'il
 » l'a trouvée il y a quelques semaines
 » chez les libraires de Berlin,
 » & que, comme c'est une de ces
 » feuilles volantes qui dispa-
 » roissent bientôt sans retour, il a cru
 » lui devoir donner place dans son
 » Journal.

» Voilà, Monsieur, tout ce que
 » j'en fais. Il est très-sûr que jus-
 » qu'ici l'on n'avoit pas même ouï
 » parler à Paris de cette lettre. Il
 » est très-sûr que l'exemplaire, soit
 » manuscrit, soit imprimé, tombé
 » dans les mains de M. F....y, n'a
 » pu lui venir que de vous, ce qui
 » n'est pas vraisemblable, ou d'une
 » des trois personnes que je viens
 » de nommer. Enfin, il est très-
 » sûr que les deux Dames sont in-
 » capables d'une pareille infidélité.

„ Je n'en puis favoir davantage de
 „ ma retraite. Vous avez des cor-
 „ respondances au moyen desquel-
 „ les il vous seroit aisé, si la chose
 „ en valoit la peine, de remonter
 „ à la source, & de vérifier le fait.
 „ Dans la même lettre M. l'abbé
 „ T.....t me marque qu'il tient la
 „ feuille en réserve, & ne la prê-
 „ tera point sans mon consentement
 „ qu'assurément je ne donnerai pas.
 „ Mais cet exemplaire peut n'être
 „ pas le seul à Paris. Je souhaite,
 „ Monsieur, que cette lettre n'y
 „ soit pas imprimée, & je ferai de
 „ mon mieux pour cela; mais si je
 „ ne pouvois éviter qu'elle le fut,
 „ & qu'instruit à temps, je pusse
 „ avoir la préférence, alors je n'hé-
 „ siterois pas à la faire imprimer
 „ moi-même. Cela me paroît juste
 „ & naturel.

„ Quant à votre réponse à la

„ même lettre, elle n'a été com-
 „ muniquée à personne, & vous
 „ pouvez compter qu'elle ne fera
 „ point imprimée sans votre aveu,
 „ qu'assurément je n'aurai point l'in-
 „ discrétion de vous demander,
 „ sachant bien que ce qu'un homme
 „ écrit à un autre, il ne l'écrit pas
 „ au public. Mais si vous en vouliez
 „ faire une pour être publiée & me
 „ l'adresser, je vous promets de la
 „ joindre fidèlement à ma lettre
 „ & de n'y pas repliquer un seul
 „ mot.

„ Je ne vous aime point, Mon-
 „ sieur; vous m'avez fait les maux
 „ qui pouvoient m'être les plus sen-
 „ sibles, à moi votre disciple &
 „ votre enthousiaste. Vous avez
 „ perdu Genève pour le prix de
 „ l'asyle que vous y avez reçu; vous
 „ avez aliéné de moi mes conci-
 „ toyens, pour le prix des applau-

„ diffemens que je vous ai prodi-
 „ gués parmi eux : c'est vous qui
 „ me rendez le séjour de mon pays
 „ insupportable ; c'est vous qui me
 „ ferez mourir en terre étrangère ,
 „ privé de toutes les consolations
 „ des mourans , & jeté pour tout
 „ honneur dans une voirie , tandis
 „ que tous les honneurs qu'un
 „ homme peut attendre , vous ac-
 „ compagneront dans mon pays.
 „ Je vous hais , enfin , puisque vous
 „ l'avez voulu ; mais je vous hais
 „ en homme encore plus digne de
 „ vous aimer , si vous l'aviez voulu.
 „ De tous les sentimens dont mon
 „ cœur étoit pénétré pour vous , il
 „ n'y reste que l'admiration qu'on
 „ ne peut refuser à votre beau
 „ génie , & l'amour de vos écrits.
 „ Si je ne puis honorer en vous
 „ que vos talens , ce n'est pas ma
 „ faute. Je ne manquerai jamais au

„ respect qui leur est dû , ni aux
 „ procédés que ce respect exige. „

Au milieu de toutes ces petites
 tracasseries littéraires , qui me con-
 firmoient de plus en plus dans ma
 résolution , je reçus le plus grand
 honneur que les lettres m'aient
 attiré , & auquel j'ai été le plus
 sensible , dans la visite que M. le
 prince de Conti daigna me faire par
 deux fois , l'une au petit château ,
 & l'autre à Mont-Louis. Il choisit
 même toutes les deux fois le temps
 que Mde. de Luxembourg n'étoit
 pas à Montmorenci , afin de rendre
 plus manifeste qu'il n'y venoit que
 pour moi. Je n'ai jamais douté que
 je ne duffe les premières bontés de
 ce prince à Mde. de Luxembourg
 & à Mde. de Boufflers ; mais je ne
 doute pas , non plus , que je ne
 doive à ses propres sentimens & à

moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

. Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit, & que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le prince, qui pour comble de grâces, voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse

(1) Remarquez la persévérance de cette aveugle & stupide confiance au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en défabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

sérénissime, pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'esprit & de lumière & si digne de n'être pas adulé, sentit en effet, du moins je le pense, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme, & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, & je n'ai pas assurément à me reprocher non plus, d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grâce, tandis qu'il mettoit lui-même une grâce infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de-là il m'en fit envoyer un autre, & l'un de ses officiers

des chasses écrivit par ses ordres ; que c'étoit de la chasse de son Altesse, & du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore , mais j'écrivis à Mde. de Boufflers que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuser des présens en gibier d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un mal-appris qui se méconnoit. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, sans en rougir, & sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes confessions pour taire mes sottises, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu : car,

alors Mde. de B.....s étoit encore sa maîtresse, & je n'en savois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore, elle affectoit l'esprit romain, & moi je l'eus toujours romanesque ; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit aussi ; du moins il m'en parla, & de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup, je fus sage, & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même ; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eut tourné pour porter si haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma passion pour Mde. d'H....., je sentis que plus rien ne la pou-

voit remplacer dans mon cœur, & je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ses vues, des agaceries bien dangereuses, & avec des yeux bien inquiétans : mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi, je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, & je réponds de moi pour le reste de mes jours.

Mde. de B.....s s'étant aperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir aussi que j'en avois triomphé. Je ne suis ni assez fou, ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité; si cela est, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité

curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, & la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi, je puis marcher dans le livre suivant avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin, ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

Fin du dixième Livre.

LES
CONFESSIONS

DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE ONZIÈME.

QUOIQUE la Julie qui, depuis long-temps étoit sous presse, ne parut point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mde. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mde. d'H..... à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour St. L.....t la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'acadé-

L I V R E X I. 211
mie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue St. Jaques & celui du Palais-royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Mde. la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis, & les femmes surtout s'enivrèrent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier

que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes & femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, & son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non, sans doute; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, & qui nous fait chérir dans les autres les sentimens purs, tendres, honnêtes que nous n'avons plus. La corruption désormais est partout la même: il n'existe plus ni mœurs, ni vertus en Europe; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher (*).

(*) J'écrivois ceci en 1769.

Il faut, à travers tant de préjugés & de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentimens de la nature. Il faut une délicatesse de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesse de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte la quatrième partie à côté de la princesse de Clèves, & je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant les y distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit qui n'ont

que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, & qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, & qu'elle seroit morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage, dans une liasse qui est entre les mains de Mde. de Nadailac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choses bien singulières, & une opposition de jugement qui montre ce que c'est que d'avoir à faire au public. La chose qu'on y a le moins vue, & qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité du sujet & la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois personnes, se soutient durant six

volumes sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espèce, ni dans les personnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands complimens à Richardson sur la prodigieuse variété de ses tableaux & sur la multitude de ses personnages. Richardson a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractérisés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de personnages & d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention en présentant incessamment & des événemens inouis & de nouveaux visages, qui passent comme les figures de la lanterne magique : mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets & sans aventures merveilleuses, cela, certainement, est plus diffi-

116 LES CONFESIONS.

cile, & si toute chose égale, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardson, supérieurs en tant d'autres choses, ne sauroient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il est mort, cependant, je le fais, & j'en fais la cause; mais il ressuscitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de simplicité, ma marche ne fût ennuyeuse, & que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui, seul, m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mde. la princesse de Talmont (*), un jour de bal de l'opéra. Après

(*) Ce n'est pas elle, mais une autre Dame dont j'ignore le nom.

LIVRE XI. 217

souper, elle se fit habiller pour y aller, & en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mit ses chevaux, & continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oubloit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle, en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre étant arrêtée, elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, & passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours désiré de voir cette Dame, non-seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement

vrai; mais aussi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt si vif à l'Héloïse, sans avoir ce fixième sens, ce sens moral dont si peu de cœurs sont doués, & sans lequel nul ne sauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables fut la persuasion où elles furent que j'avois écrit ma propre histoire, & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit si bien établie que Mde. de Polignac écrivit à Mde. de V.....n pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainsi les transports de l'amour, que d'après son propre cœur. En cela, l'on avoit raison, & il est certain que j'écrivis

ce roman dans les plus brûlantes extases; mais on se trompoit en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse & Mde. d'H....., les amours que j'ai sentis & décrits, n'auroient été qu'avec des sylphides. Je ne voulus ni confirmer, ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laissai là-dessus le public en suspens. Les rigoristes disent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, & je crois qu'il y auroit eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A-peu-près dans le même temps, parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avois cédé le manuscrit à un certain M. de Bastide, auteur d'un journal, appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré malgré, fourrer tous mes manuscrits. Il étoit de la connoissance de M. Duclos, & vint, en son nom, me presser de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la Julie, & vouloit que je la misse dans son journal : il vouloit que j'y misse l'Emile ; il auroit voulu que j'y misse le Contrat social, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans son journal ; mais sitôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire

imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eut-ce été si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai point à M. de Bastide, & qui n'entra point dans notre marché ! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries & le ton suffisant de Voltaire, à ce sujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès, dans le public, & de la faveur des Dames, je me sentoisois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le Maréchal, qui sembloit même redoubler chaque jour de bontés & d'amitiés pour moi,

mais auprès de Mde. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert, & durant les voyages de Montmorenci, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyois plus guères qu'à table. Ma place même n'y étoit plus aussi marquée, à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, & que je n'avois pas, non plus, grand chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place où j'étois plus à mon aise, surtout le soir; car machinalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château, & cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance; mais comme M. de Luxem-

bourg ne dînoit point & ne se mettoit pas même à table, il arriva de-là, qu'au bout de plusieurs mois, & déjà très-familier dans la maison, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y souper quelquefois quand il y avoit peu de monde, & je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit presque en l'air, & comme on dit sur le bout du banc; au lieu que le souper étoit très-long, parce qu'on s'y reposoit avec plaisir au retour d'une longue promenade, très-bon, parce que M. de Luxembourg aimoit la bonne chère, & très-agréable, parce que Mde. de Luxembourg en faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg, où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos

promenades; surtout, ajoute-t-il, quand en rentrant les soirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de carrosses; c'est que, comme on passoit tous les matins le râteau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois par le nombre de ces traces, du monde qui étoit survenu dans l'après midi.

Cette année 1761, mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur, depuis que j'avois l'honneur de le voir; comme si les maux que me préparoit la destinée, eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La première année il perdit sa sœur, Mde. la duchesse de Villeroy; la seconde il perdit sa fille, Mde. la princesse de Robeck; la troisième il perdit dans le duc de Montmo-

renci,

renci, son fils unique; & dans le comte de Luxembourg, son petit-fils, les seuls & derniers soutiens de sa branche & de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, & sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue & tragique de son fils, dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, & de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes du corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu, ce dernier enfant de la plus grande espérance, & cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourri-

ture. Hélas! si j'en eusse été cru, le grand-père & le petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de représentations ne fis-je point à Mde. de Montmorenci, sur le régime plus qu'austère que, sur la foi de son médecin, elle faisoit observer à son fils? Mde. de Luxembourg qui pensoit comme moi, ne vouloit point usurper l'autorité de la mère; M. de Luxembourg, homme doux & foible, n'aimoit point à contrarier. Mde. de Montmorenci avoit dans B.... une foi, dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise quand il pouvoit obtenir la permission de venir à Mont-Louis avec Mde. de Boufflers, demander à goûter à Thérèse, & mettre quelque aliment dans son estomac affamé! Combien je déplo-

rois en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien, d'un si grand nom, de tant de titres & de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant, un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire & beau faire, le médecin triompha, & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans qui fit périr le petit-fils, creusa le tombeau du grand-père, & il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de l'insomnie & un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte; Mde. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre,

chirurgien de M. le Maréchal, soutint que ce n'étoit pas la goutte, & se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma, & quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra, les maux augmentèrent, & les remèdes en même raison. Mde. de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle, & M. de Luxembourg périt par sa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire, sembloit fait pour déplaire à Mde.

de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup sur coup, ne faisoient que m'attacher à lui davantage, & par conséquent à Mde. de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis, que les sentimens qu'on avoit pour l'un s'étendoient nécessairement à l'autre. M. le Maréchal vieillissoit. Son assiduité à la cour, les soins qu'elle entraînoit, les chasses continuelles, la fatigue, surtout du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités devoient être dispersées, & son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal avoit été de

ménager la faveur du prince à ses enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, & qu'il se plaignoit des fatigues de la cour, en homme que ses pertes avoient découragé; j'osai parler de retraite, & lui donner le conseil que Cyneas donnoit à Pyrrhus; il soupira, & ne répondit pas décisivement. Mais au premier moment où Mde. de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement sur ce conseil qui me parut l'avoir allarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai besoin, que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de Luxembourg, & que la retraite que je lui conseillois seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où

Poisiveté, l'ennui, la tristesse, achèveroit bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis & que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, & je me suis rappelé que depuis lors, mes tête-à-têtes avec M. le Maréchal avoient été plus rares & presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise & mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus ne m'y servoient pas. L'abbé de B.....s surtout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi, & non-seulement il est le seul de la société de Mde. la Maréchale, qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'ap-

percevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci, je perdois quelque chose auprès d'elle, & il est vrai que, sans même qu'il le voulut, c'étoit assez de sa seule présence: tant la grâce & le sel de ses gentilleffes appesantissoit encore mes lourds *spropositi*. Les deux premières années il n'étoit presque pas venu à Montmorenci, & par l'indulgence de Mde. la Maréchale, je m'étois passablement soutenu, mais sitôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me réfugier sous son aîle, & faire enforte qu'il me prit en amitié; mais la même maussaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire, m'empêcha d'y réussir, & ce que je fis pour cela maladroitement, acheva de me perdre auprès de Mde. la Maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il

eut pu réussir à tout, mais l'impossibilité de s'appliquer & le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, & barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de Mde. de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, & cela étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta, & moi, comme un sot & comme un menteur, je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé, mais je ne cajolois pas Mde. la Maréchale, qui mit ce trait dans ses registres, & l'abbé ayant fait son

coup, se moqua de moi. J'appris par ce succès de mon tardif coup d'essai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner & flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie & de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla

de moi, M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de M..... M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, & que si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres, & il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre; mais un de ces intervalles eut suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talens,

& le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gaignoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter Mde. de P.....r, que je regardois comme une façon de premier ministre, & quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour Mde. de P.....r de l'antipathie, même avant sa fortune, je l'avois vue chez Mde. de la Poplinière, portant encore le nom de Mde. d'E.....s. Depuis lors, j'avois été mécontent de son silence au sujet de Diderot, & de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des fêtes de Ramire & des Muses galantes, qu'au sujet du De-

vin du village, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ses succès, & dans toutes les occasions je l'avois toujours trouvée très-peu disposée à m'obliger; ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef, sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense & n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je fais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoissoit, j'en étois sûr, & tout cela méloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les

vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talents, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnoissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs dans ma retraite ses goûts & sa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien : & mettant alors la dernière main au Contrat social, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédens ministères & de celui qui commençoit à les éclipser. Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime, & de plus, je ne songeai pas que, quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de qui-pro-quo.

J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout : elle m'y suivoit encore. Mde. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie ; mais Mde. la comtesse de B.....s le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée & prônée dans la société de M. le prince de Conti, & sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus

lui devoir, que sa pièce, intitulée *l'Esclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une pièce angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mde. de B.....s me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors, le sort de celui que remplit Gil-Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B.....s, qui ne m'aimoit pas, outre Mde. de B.....s, auprès de laquelle j'avois des torts que les femmes ni les auteurs ne pardonnent pas, tous les autres amis de Mde. la Maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entr'autres

entr'autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entr'autres, aussi Mde. du Deffand & Mlle. de Lespinasse, toutes deux en grande liaison avec Voltaire, & intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien & en tout honneur, & cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé à m'intéresser fort à Mde. du Deffand, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commiseration; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paroissent, le des-

potifine & l'emportement de ses oracles; son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugemens passionnés; tout cela me rebata bientôt des soins que je voulois lui rendre; je la négligeai, elle s'en apperçut : c'en fut assez pour la mettre en fureur, & quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de Mde. de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où

je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy son frère; car, non-seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy, & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect & d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec M. & Mde. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, & qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé ne me permettoient pas alors de me déplacer sans risque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse que cela se fit de la meilleure grâce du monde, & M. de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son

neveu & son héritier, le jeune marquis de V....., ne participa pas à la bienveillance dont m'honorait son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insupportable, & mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade, dont je me tirai mal, parce que je suis bête, sans présence d'esprit, & que la colère, au lieu d'aiguïser le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, presque à mon arrivée à l'Hermitage, & que j'avois alors appelé *duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célèbre au château de Montmorenci par son naturel aimant, sensible,

& par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais par une puïllanimité fort sottise, j'avois changé son nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *marquis*, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroy, qui fut ce changement de nom, me poussa tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc, dans cette histoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là plusieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit, son fils l'étoit, le marquis de V..... fait pour le devenir, & qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain

que sa tante l'avoit vivement tancé là-dessus ; & l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommo-der mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au temple, que le seul chevalier de L.....y, qui fit profession d'être mon ami ; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géomètre. Il étoit d'ailleurs le figisbée, ou plutôt le complaisant de Mde. la comtesse de B.....s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de L.....y n'avoit d'existence & ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au-dehors quelque contrepoids à mon ineptie, pour me soutenir auprès de Mde. de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me

nuire dans son esprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avoit voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt & de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avois commencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec Thérèse, & tout ce qui en avoit résulté, sans omettre de quelle façon j'avois disposé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confes-

sions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les censures que je méritois, & ce qui m'émut surtout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèse, lui faisant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses & l'embrassant très-souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie & de reconnoissance qu'assurément je partageois bien, les amitiés dont M. & Mde. de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là : mais enfin, Mde. la Maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait

mettre un chiffre dans les langes de l'aîné ; elle me demanda le double de ce chiffre ; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche, la Roche, son valet-de-chambre & son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions & ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement, si les registres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eut été bien faite, ce chiffre n'eut pas dû être introuvable. Quoiqu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été, si j'avois suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eut présenté quelque enfant pour le mien, le doute si ce l'étoit bien en effet, si on ne lui en substituoit point un autre, m'eut resserré le cœur par l'incertitude, & je n'aurois point goûté

dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin pour se soutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoit pas encore, affoiblit, anéantit enfin les sentimens paternels & maternels, & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice, comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremise de Thérèse, ce même la Roche fit connoissance avec Mde. le Vasseur, que G.... continuoit de tenir à Deuil à la porte de la C.....e, & tout près de Montmorenci.

Quand je fus parti, ce fut par M. la Roche que je continuai de

faire remettre à cette femme, l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer, & je crois qu'il lui portoit aussi souvent des présens de la part de Mde. la Maréchale; ainsi elle n'étoit sûrement pas à plaindre, quoiqu'elle se plaignît toujours. A l'égard de G...., comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à Mde. de Luxembourg que malgré moi; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensoit, & sans me laisser pénétrer si cet homme étoit de sa connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on aime, & qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, surtout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là; mais seulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avois remis à Mde. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Duchefne, & par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amsterdam. Mde. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchefne, pour les figner. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M.....s qu'il ne m'écrivoit pas de sa propre main. Cette certitude que mon traité se faisoit de l'aveu & sous les yeux du magistrat, me le fit figner avec confiance. Duchefne me donnoit de ce manuscrit fix mille francs, la moitié comptant, & je crois cent ou deux cents exemplaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous

deux à Mde. de Luxembourg qui l'avoit ainsi désiré : elle en donna un à Duchefne, elle garda l'autre au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoissance de M. & Mde. de Luxembourg, en faisant quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mde. la Maréchale, j'avois toujours senti qu'il n'y avoit que mon sincère attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui put me rendre leurs entours supportables, & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma santé, que cette gêne & ces soupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on appor-

toit à ne pas m'exposer à la déranger; car sur ce point comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il étoit possible, & par exemple, tous les soirs après soupé, M. le Maréchal qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit pas de m'emmenner bon gré malgré, pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe, qu'il cessa, je ne fais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidissement de Mde. la Maréchale, je desirois pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'Emile, & en attendant je mis la dernière main au Contrat Social, & l'envoyai à Rey, fixant le prix

de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna.

Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté, à Du Voisin, ministre du pays de Vaud, & chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, & qui se chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, & ne remplissoit pas sa poche. Cependant en passant la barrière, son paquet tomba, je ne fais comment, entre les mains des commis qui l'ouvrirent, l'examinèrent & le lui rendirent ensuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambassadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot

de critique ni de censure, se réservant sans doute d'être le vengeur du christianisme lorsque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuscrit & l'envoya à Rey. Tel fut en substance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres & mon Dictionnaire de musique, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance tous en état de paroître, & que je me proposois de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général, si je l'entreprendois jamais. Le principal de ces écrits dont la plupart sont encore en manuscrit, dans les mains de Du P....., étoit un Essai sur l'origine des langues, que je fis lire à M. de M.....s & au
chevalier

chevalier de L....y qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées, me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de Thérèse; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, & sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, & d'écrire à loisir les mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont une générosité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant de tous ceux avec qui j'ai

eu à faire, le seul dont j'aie eu toujours à me louer. Nous étions à la vérité souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matière d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi, & souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cent francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela

de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit, & si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé; que depuis lors je me suis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après il me désira pour parrain d'un de ses enfans, j'y consentis, & l'un de mes regrets dans la situation où l'on m'a réduit est, qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule & à ses parens. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyans empressements de tant de gens haut huppés, qui remplissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien senti? Est-ce leur faute; est-ce la mienne? Ne sont-ils que vains;

ne suis-je qu'ingrat? Lecteur sensé; pesez, décidez; pour moi je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de Thérèse, & un grand soulagement pour moi. Mais au reste, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit.

Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent, je lui en tenois un fidelle compte, sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense, même quand elle étoit plus riche que moi: *Ce qui est à moi est à nous*, lui disois-je; & *ce qui est à toi est à toi*. Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle, selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que

je refusois dans les miennes, jugeoient sans doute de mon cœur par les leurs, & me connoissoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné; jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, & dès à présent, & lorsque selon le cours de la nature, elle m'aura survécu. Malheureusement elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse & fort dépenfière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici bas, & puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées; j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices; quoique ces défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui

accumuler quelqu'avance qui put un jour lui servir de ressource, sont inimaginables : mais ce furent toujours des soins perdus.

Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes, & malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérèse se mette, jamais la pension de Rey ne lui a suffi pour se niper, que je n'y aie encore suppléé du mien, chaque année. Nous ne sommes pas faits elle ni moi, pour être jamais riches, & je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat Social s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'Emile, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. Duchesne m'envoyoit de temps à au-

tre des modèles d'impression pour choisir ; quand j'avois choisi, au lieu de commencer il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, & qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis sur une épreuve, il recommença tout, & au bout de six mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France ainsi qu'en Hollande, & qu'il s'en faisoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire ? Je n'étois plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé ; mais enfin, puisque cette édition se faisoit bon gré malgré moi, & puisqu'elle servoit de modèle à

l'autre, il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier & défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque sorte l'entreprise, qu'il m'écrivoit très-souvent, & qu'il vint me voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que Duchesne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoir de la ruse dans la manœuvre de Duchesne, c'est-à-dire, de Guy, qui faisoit pour lui; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres sur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels

je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit & ne savoit pas qu'on l'imprimoit en France, il savoit & ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit; il biaisoit & tergiversoit sans cesse : il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité, pour lors, étoit si complète que je riois du ton circonspect & mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres & les magistrats, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards

sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non-seulement l'agrément & la protection du magistrat, mais même qu'il méritoit & qu'il avoit de même la faveur du ministère, je me félicitois de mon courage à bien faire, & je riois de mes pusillanimes amis, qui paroissoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en sa droiture & en ses lumières eut pu m'alarmer à son exemple, si j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis que l'Emile étoit sous presse; il m'en parla: je lui lus la profession de foi du vicaire Savoyard. Il l'écouta très-paisiblement, &, ce me semble, avec grand plaisir. Il me dit, quand j'eus fini: *Quoi, Citoyen! Cela fait partie d'un livre qu'on imprime*

à Paris? Oui, lui dis-je, & l'on devoit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il, mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'avez lu ce morceau.

Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que Duclos voyoit beaucoup M. de M.....s. J'eus peine à concevoir comment il pensoit si différemment que lui sur le même objet.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans, sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent, les eaux y sont mauvaises, & cela peut très-bien être une des causes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, & je passai l'hiver entier dans des souff-

frances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps de sourds & tristes pressentimens me troubloient, sans que je fusse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulières, & même des lettres signées qui ne l'étoient guères moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, & n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de, président à mortier au parlement de, lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement qui, pour lors, étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me four-

nir tous les documens & matériaux dont j'aurois besoin pour cela.

Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandoit : ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvoient être des pièges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté, & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parce que

(*) Je savois, par exemple, que le président de étoit fort lié avec les Encyclopédistes & les H.s.

je pensois comme lui & comme beaucoup d'autres, que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les défâtres d'une guerre malheureuse qui, tous, venoient de la faute du gouvernement; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels de l'administration, partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour se nuire mutuellement, abîmoient le royaume; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état: l'entêtement d'une femme obstinée, qui, sacrifiant toujours à ses goûts ses lumières, si tant est qu'elle en eût, écartoit presque toujours des emplois les plus capables, pour placer ceux qui lui plaisoient le plus; tout concouroit à justifier la prévoyance du conseiller & celle

du public & la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance, si je ne chercherois pas moi-même un asyle hors du royaume avant les troubles qui sembloient le menacer; mais rassuré par ma petiteffe & par mon humeur paisible, je crus que dans la solitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi; fâché seulement que dans cet état de choses, M. de Luxembourg se prêtât à des commissions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vint à crouler, comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses, & il me paroît encore à présent indubitable que si toutes les rênes du gouvernement ne fussent enfin

tombées dans une seule main, la monarchie françoise seroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empirait, l'impression de l'Emile se ralentissoit, & fut enfin tout-à-fait suspendue, sans que je pusse en apprendre la raison, sans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, sans que je pusse avoir des nouvelles de personne, ni rien savoir de ce qui se passoit, M. de M.....s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il soit, ne me trouble & ne m'abat, pourvu que je sache en quoi il consiste; mais mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres: je redoute & je hais leur air noir, le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraieroit

roit peu, ce me semble, mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumoit ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher, & toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre, j'en croyois voir la suppression. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cause, ni la manière, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy, à M. de M.....s, à Mde. de Luxembourg, & les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublais entièrement, je délirais. Malheureusement j'appris dans le même temps

que le P. Griffet, jésuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jésuites furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des collèges, s'étoient emparés de mon ouvrage, que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition, qu'instruits par Guérin, leur ami, de mon état présent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impression jusqu'alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits & de circon-

tances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie, & lui donner un air de vraisemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence & la démonstration. Guérin étoit totalement livré aux Jésuites, je le savois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites ; je me persuadai que c'étoit par leur impulsion qu'il m'avoit pressé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez Duchesne, & peut-être de s'emparer de mon manuscrit pour y travailler à leur aise, jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur mode. J'avois toujours senti, malgré le patelinage du P. B.....r, que les Jésuites ne m'aimoient pas, non-seulement

comme encyclopédiste, mais parce que tous mes principes étoient encore plus opposés à leurs maximes & à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puisque le fanatisme athée & le fanatisme dévot, se touchant par leur commune intolérance, peuvent même se réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi, au lieu que la religion raisonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain sur les consciences, ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je favois que Mgr. le C.....r étoit aussi fort ami des Jésuites : je craignois que le fils, intimidé par le père, ne se vit forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me susciter sur les deux premiers

volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens ; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choses si fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les censurant comme les deux premiers. Je favois de plus, & M. de M.....s me le dit lui-même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inspection de cette édition, étoit encore un autre partisan des Jésuites. Je ne voyois partout que Jésuites, sans songer qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défense, ils avoient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissoit pas d'eux. J'ai tort de dire *sans songer* ; car j'y songeois très-bien, & c'est même une objection que M. de M.....s eut soin de me faire sitôt qu'il fut instruit de

278 LES CONFESIONS.

ma vision : mais par un autre de ces travers d'un homme qui , du fond de sa retraite , veut juger du secret des grandes affaires , dont il ne fait rien , je ne voulus jamais croire que les Jésuites fussent en danger , & je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adversaires. Leurs succès passés , qui ne s'étoient jamais démentis , me donnoient une si terrible idée de leur puissance , que je déplorais déjà l'avilissement du parlement. Je savois que M. de Choiseul avoit étudié chez les Jésuites , que Mde. de Pompadour n'étoit point mal avec eux , & que leur ligue avec les favorites & les ministres avoit toujours paru avantageuse aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroissoit ne se mêler de rien , & persuadé que si

L I V R E X I. 279

la société recevoit un jour quelque rude échec , ce ne seroit jamais le parlement qui seroit assez fort pour le lui porter ; je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe.

Enfin , ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte & des pièges de leur part , & leur croyant dans leur sécurité du temps pour vaquer à tout , je ne doutois pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme & le parlement & les encyclopédistes , & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug , & qu'enfin s'ils laissoient paroître mon livre , ce ne fut qu'après l'avoir transformé , au point de s'en faire une arme , en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentoismourant ; j'ai peine à comprendre comment cette ex-

travagance ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire déshonorée, après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, & je crois, si j'étois mort dans ces circonstances, que je serois mort désespéré. Aujourd'hui même que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M.....s, témoin & confident de mes agitations, se donna pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Mde. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut plusieurs

fois chez Duchesne, pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impression fut reprise & marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de M.....s prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliser; il en vint à bout, & ma parfaite confiance en sa droiture l'ayant emporté sur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre. Aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'esprit. Quand j'allois vivre à l'Hermitage ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas longtemps. Quand ils virent que je per-

févérois, ils dirent que c'étoit par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr, que j'y vivois très-malheureux. M. de M.....s le crut & me l'écrivit; sensible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidèlement mes goûts, mes penchans, mon caractère, & tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, & sans même avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie; ce qui est bien étonnant au milieu de mes souffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois en me sentant défailir, de penser que je

laissois dans l'esprit des honnêtes gens, une opinion de moi si peu juste, & par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de M.....s, & qu'il montra dans Paris, sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeoit désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers, pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève,

je m'étois lié d'amitié avec M....u; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois désiré qu'il vint me fermer les yeux; je lui marquai ce désir, & je crois qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité, si les affaires & sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profession de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content, mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il désira d'avoir de moi quelque morceau que n'eut personne autre. Je lui envoyai une Oraison funèbre du feu duc d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée parce que, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, & j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, & sans que leur contenu fit aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des Jésuites, j'eus peur des jansénistes & des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en font. Les Commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, et s'étoient établis tout à côté de moi, en sorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui se disoit dans la mienne & sur ma

terrasse, & que de leur jardin on pouvoit très-aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en sorte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat social, & brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes longtemps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faisoient que souvent, oubliant de fermer le soir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eut guère inquiété si je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure étoit mauvaise, la clef ne

fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes se trouva éclipse pendant un jour & deux nuits, sans qu'il me fut possible de savoir ce qu'il étoit devenu jusqu'au matin du troisième jour, que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. Mathas, ni sur son neveu, M. Du Moulin, sachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les Commentaires. Je savois que, quoique jansénistes, ils avoient quelque liaison avec d'Alembert & logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je cessai tout-à-fait

de voir ces gens-là, ayant fu d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans plusieurs maisons, du premier volume de l'Emile que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le Contrat social parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. Rey n'eut aucune réponse: ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques

ques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon qui en avoit ouï parler & qui même en avoit vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, & qui m'eut inquiété même si, certain d'être en règle à tous égards & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquillisé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiseul, déjà bien disposé pour moi, & sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutint en cette occasion contre la malveillance de Mde. de P.....r.

J'avois assurément lieu de compter alors, autant que jamais, sur les bontés de M. de Luxembourg & sur son appui dans le besoin: car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes ni plus

touchantes. Au voyage de Pâques mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir, & enfin me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes, & méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération qui fut cruelle & longue. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une grosse pierre, & me le dit; au second, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une seconde & une troisième fois avec un soin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la prostate étoit squirreuse & d'une grosseur surnaturelle; & finit par me déclarer que

je souffrirois beaucoup & que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas, je finis par savoir que ma maladie incurable sans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, reprimée par cette connoissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avois fait jusqu'alors, & je ne me rappelle jamais que je dois ce

soulagement à M. de Luxembourg, sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu, pour ainsi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je songeois à la Touraine où j'avois déjà été, & qui me plaisoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettofa

Simile a se l'habitor produce.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un asyle qui pouvoit me convenir, & dans lequel ils se feroient l'un & l'autre

un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute chose, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit son valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.....s qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde fé-

curité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégarde, étoient restées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M.....s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes allarmes au sujet des Jésuites, & il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose, je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissemens qui suivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers,

ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Mde. de B.....s, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues & les hommages de tous les humains, me pria sans façon à la fin de son billet de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage decidoit de ma supériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonspect, & qui faisoit cas

de ce livre, évita de m'en parler par écrit : la Condamine se jeta sur la profession de foi, & battit la campagne : Clairaut se borna, dans sa lettre, au même morceau ; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le seul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas, à qui j'en avois aussi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conseiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à St. Gratien, & Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il

lui fit lire l'Emile avant qu'il fut public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour. " M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il fera parlé dans peu plus qu'il ne seroit à désirer pour l'auteur. „ Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du mystère à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impression, & loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards ; certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mde. de Luxembourg & de la faveur du ministère, je m'applaudissois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu

de mes triomphes, & lorsque je venois d'écraser tous mes envieux.

Une seule chose m'allarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près, & avec indignation les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheureux payfans, forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs, sans oser se défendre qu'à force de bruit, & forcés de passer les nuits dans leurs fêves & leurs pois avec des chauderons, des tambours, des sonnettes pour écarter les sangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de C.....s faisoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une sortie sur cette cruauté. Autre infraction à mes

maximes qui n'est pas restée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en usoient guères moins durement sur ses terres; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de respect & de reconnoissance, ne prit pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour d'autres, & ne s'en tint offensé. Cependant, comme ma conscience me rassuroit pleinement sur cet article, je me tranquillifai sur son témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage, écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de

mon premier volume, hors quelques platifes dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexfert, & il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguiser le plagiat aux yeux du public; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystère & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le Sieur Balexfert.

Les sourds mugiffemens qui précèdent l'orage commençoient à se faire entendre, & tous les gens un peu pénétrants virent bien qu'il se couvoit au sujet de mon livre & de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les Jésuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partielle pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret,

mais que les circonstances rendoient nécessaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiétèrent guères : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il put y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentoisi si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en règle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mde. de Luxembourg me laissât dans l'embarras pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, & que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de M.....s venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits

augmentèrent & changèrent bientôt de ton. Le public & surtout le parlement sembloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, & les menaces changeant d'objet, s'adressèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.....s pour tâcher de m'effrayer & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruse, & je me disois en me moquant d'eux, que s'ils avoient su la vérité des choses, ils auroient cherché quelque autre moyen de

me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mde. de Luxembourg avoient cette année avancé leur second voyage de Montmorenci, de sorte qu'ils y étoient au commencement de Juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris, & les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que j'étois seul avec M. de Luxembourg, il me dit : avez-vous parlé mal de M. de Choiseul dans le Contrat social? Moi! lui dis-je en reculant de surprise, non, je vous jure; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'est pas louangeuse, le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu; & tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'Emile? reprit-il. Pas un mot, répondis-je;
il

il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même chose dans l'autre livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'estimois assez pour cela.

Il alloit reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il se retint & se tut. Malheureuse politique de courtisan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même!

Cette conversation, quoique courte, m'éclaira sur ma situation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois & faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire Mde. de Luxembourg & M. de M.....s, je ne voyois pas com-

ment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jusqu'à moi : car d'ailleurs , je sentis bien dès - lors qu'il ne feroit plus question d'équité ni de justice , & qu'on ne s'embarasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant , grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroïsoit être du sort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours : je voyois Mde. de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir

le tour que prendroit cette affaire, avec autant de sang-froid que si elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. Mde. de B.....s paroïsoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, & m'assurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup aussi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importoit au parlement de ne pas se laisser accuser par les Jésuites, d'indifférence sur la religion. Elle paroïsoit, cependant, peu compter sur le succès des démarches du prince & des siennes. Ses conversations,

plus allarmantes que rassurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me conseilloit toujours l'Angleterre où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui étoit le sien depuis long-temps. Voyant que je persistois à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que si j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la nécessité de nommer Mde. de Luxembourg, & que son amitié pour moi méritoit bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit rester tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raison, surtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni

mentir devant les juges, quelque risque qu'il put y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impression, sans cependant que je pusse me résoudre à fuir, elle me parla de la Bastille pour quelques semaines, comme d'un moyen de me soustraire à la juridiction du parlement, qui ne se mêle pas des prisonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette singulière grâce, pourvu qu'elle ne fut pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après M. le Maréchal reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mde. D'....y, une

310 LES CONFESSIONS.

lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière sévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.....e; je savois que le parlement étoit très-attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de favoir juridiquement si j'avouois le livre & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à Mde. de de B.....s, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châ-timent. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenses,

L I V R E X I. 311

on procède contre le livre & l'on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps, au lieu de m'assigner pour être oui. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu sur son bureau le brouillon d'un réquisitoire contre l'Emile & son auteur. Notez que ledit Guy étoit l'associé de Duchesne qui avoit imprimé l'ouvrage; le quel, fort tranquille pour son propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il étoit si simple, si naturel, qu'un libraire admis à l'audience

du procureur-général, lut tranquillement les manuscrits & brouillons épars sur le bureau de ce magistrat ! Mde. de B.....s & d'autres me confirmèrent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit incessamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque persécution qui dut m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faisois les après-midi ma promenade ordinaire. Le huit Juin, veille du décret, je la

fis avec deux professeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma jeunesse. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les soirs dans mon lit jusqu'à ce que je sentisse mes yeux s'appesantir. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'assoupir quelques instans qui ne duroient guères. Ma lecture ordinaire du soir étoit la Bible, & je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette

façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongai plus long-temps ma lecture, & je lus tout entier le livre qui finit par le Lévitte d'Ephraïm, & qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une espèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumière. Thérèse, qui la portoit, éclairoit M. la Roche qui, me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit: Ne vous allarmez pas; c'est de la part de Mde. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de Mde. de Luxembourg je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ses

efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, est extrême; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut; à sept heures du matin il sera décrété de prise de corps, & l'on enverra sur le champ le saisir: j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. La Roche me conjura, de la part de Mde. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, au milieu de la nuit, je n'étois pas

moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant , je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle & au triste rôle qu'elle alloit jouer , si je me laissois prendre : car , me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité , dût-elle me nuire & me perdre , je ne me sentoisi ni assez de présence d'esprit , ni assez d'adresse , ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité , à faire pour elle , en cette occasion , ce que rien ne m'eut fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise , je la lui déclarai , ne voulant point gêner le prix de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif ; cependant , elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y

fut sensible. Je fus choqué de cette indifférence , au point de balancer à me rétracter : mais M. le Maréchal survint ; Mde. de B.....s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mde. de Luxembourg. Je me laissai flatter ; j'eus honte de me dédire , & il ne fut plus question que du lieu de ma retraite , & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me proposa de rester chez lui quelques jours incognito pour délibérer & prendre mes mesures plus à loisir ; je n'y consentis point , non plus qu'à la proposition d'aller secrètement au Temple. Je m'obstinai à vouloir partir dès le même jour , plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis secrets & puissans dans le royaume , je jugeai que , malgré mon atta-

chement pour la France, j'en devois fortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministère de France, encore plus puissant à Genève qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le Discours sur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le conseil, une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osoit la manifester. Je savois qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïse parut, il s'étoit pressé de la défendre à la sollicitation du d.....r T.....n, mais voyant que personne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défense.

Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occasion plus favorable, il n'eut grand soin d'en profiter. Je savois que, malgré tous les beaux semblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois une secrète jalousie, qui n'attendoit que l'occasion de s'affouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne, & si j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé; mais l'honneur ni la raison ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher seulement, & d'aller attendre en Suisse celui qu'on prendroit à Genève à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas longtemps.

Mde. de B.....s désapprouva beaucoup cette résolution, & fit de nouveaux efforts pour m'enga-

ger à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois, & toute l'éloquence de Mde. de B.....s, loin de vaincre ma répugnance, sembloit l'augmenter, sans que je fusse pourquoi. Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde, & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèse elle-même si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & brûler le reste. M. de Luxembourg voulut

voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de se charger du reste de ce triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoit avec des personnes si chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissois ces papiers, & à mon instant prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire & que leur

répondre. La Roche l'amena au château, sans lui rien dire; elle me croyoit déjà bien loin : en m'apercevant, elle perça l'air de ses cris, & se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité!

Dans ce doux & cruel moment se rassemblèrent tant de jours de bonheur, de tendresse & de paix passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans.

Le Maréchal, témoin de cet embrassement, ne put retenir ses larmes. Il nous laissa. Thérèse ne vouloit plus me quitter. Je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivit en ce moment, & la nécessité qu'elle restât pour liquider mes

effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de prise-de-corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle restât pour veiller à ce qui se passeroit, & tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu: M. le Maréchal confirma ma promesse; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me saisir, elle pût protester avec vérité de son ignorance sur cet article. En l'embrassant, au moment de nous quitter, je sentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, & je lui dis dans un transport, hélas! trop prophétique! Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux

jours; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi, me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restoit plus qu'à songer au départ. Les huissiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poste. Je n'avois point de chaise, M. le Maréchal me fit présent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un postillon jusqu'à la première poste, où, par les mesures qu'il avoit prises, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les Dames vinrent me dirent adieu dans l'entresol où

j'avois passé la journée. Mde. la Maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste; mais je ne sentis plus dans ces embrassemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. Mde. de B.....s m'embrassa aussi, & me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage, fut celui de Mde. de M.....x; car elle étoit aussi-là. Mde. la Maréchale de M.....x est une personne extrêmement froide, décente & réservée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchasse à m'en augmenter le prix; soit qu'en effet elle eût mis dans cet embrassement un peu de cette commisé-

ration naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement & dans son regard je ne fais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repensant, j'ai soupçonné dans la fuite que, n'ignorant pas à quel sort j'étois condamné, elle n'avoit pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avois une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher

de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long & muet : nous sentîmes l'un & l'autre, que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorenci, je rencontraï dans un carosse de remise quatre hommes en noir, qui me saluèrent en fouriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la fuite de la figure des huiffiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux; surtout ayant appris dans la suite, qu'au lieu d'être décrété à sept heures comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plu-

ieurs personnes qui me saluèrent d'un air de connoissance, mais je n'en reconnus aucun. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarrassant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois avec une lettre de Mde. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire enforte que je fusse exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point usage, parce que je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me pressa beaucoup de coucher à Villeroy; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir mar-

cher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air assez imposant pour me faire bien servir, & l'on fait qu'en France les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides, je crus suppléer à la mine & au propos; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commission & qui couroit la poste pour la première fois de sa vie. Dès lors je n'eus plus que des rosses, & je devins le jouet des postillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plaît.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui se présentoient sur tout ce qui venoit de m'arriver; mais ce n'étoit là ni mon tour d'esprit,

ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être. Autant sa prévoyance m'effraye & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient faiblement & s'éteint sans peine, aussitôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait il n'y a plus de précautions à prendre, & il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance; plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle & le rumine, pour ainsi

dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois, de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, & qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à son ennemi. Naturellement emporté j'ai senti la colère, la fureur même dans les premiers mouvemens, mais jamais un désir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offense pour m'occuper beaucoup de l'offenseur. Je ne pense au mal que j'en ai reçu qu'à cause de celui que j'en peux recevoir encore, & si j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus, celui qu'il m'a fait seroit à l'instant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenses. C'est une

fort belle vertu sans doute, mais qui n'est pas à mon usage. J'ignore si mon cœur sauroit dominer sa haine, car il n'en a jamais senti, & je pense trop peu à mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point pour me tourmenter, ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance, & dont je suis défié : c'est en se tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai si parfaitement tout ce qui venoit de se passer, & le parlement, & Mde. de P.....r, & M. de C.....l, & G....., & d'Alembert, & leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repensé de tout mon

voyage, sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les Idylles de Gessner, que son traducteur Hubner m'avoit envoyées il y avoit quelques temps. Ces deux idées me revinrent si bien & se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir en traitant à la manière de Gessner, le sujet du Lévitte d'Ephaim. Ce style champêtre & naïf ne paroïssoit guères propre à un sujet si atroce, & il n'étoit guère à présumer que ma situation présente me fournit des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amuser dans ma chaise & sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé que je fus étonné de

l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers, & je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, & tout cela, malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable, de sorte qu'outre tout le reste j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévitte d'Ephaim, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en fera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en console avec lui-

même, & trouve en foi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres à l'adversité qu'ils n'éprouvèrent jamais, qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire : on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suisse, j'avois pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faisoit un détour; cela m'évita d'y passer. Mais en revanche il falloit passer par Besançon, place de guerre, & par conséquent sujette au même inconvénient. Je

m'avifai de gauchir & de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir M. de M...n, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la saline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit; je ne trouvai point M. de M...n, fort aise d'être dispensé de m'arrêter, je continuai ma route sans que personne me dit un mot.

En entrant sur le territoire de Berne je fis arrêter; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, & m'écriai dans mon transport: Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'est ainsi, qu'aveugle & confiant dans mes espérances, je me suis toujours passionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon postillon surpris me crut fou; je remontai dans ma chaise, & peu d'heures après, j'eus la joie aussi pure

pure que vive, de me sentir pressé dans les bras du respectable Roguin. Ah, respirons quelques instans chez ce digne hôte! J'ai besoin d'y reprendre du courage & des forces; je trouverai bientôt à les employer. Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu dans le récit que je viens de faire sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroissent pas fort lumineuses, quand on tient une fois le fil de la trame, elles peuvent jeter du jour sur la marche, & par exemple, sans donner la première idée du problème que je vais proposer, elles aident beaucoup à le résoudre.

Supposons que pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fut absolument nécessaire, tout devoit, pour l'opérer, se passer à-peu-près comme il se passa;

mais si, sans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ses allarmes, j'avois continué de tenir ferme, comme j'avois commencé, & qu'au lieu de rester au château, je m'en fusse retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question-d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails, dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES
CONFESIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

ICI commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abîme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en aperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met

en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes & sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même, & sans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai soufferts, & tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'assigner les causes en disant les faits. Ces causes primitives sont toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs secrets y sont exposés. Mais dire en quoi ces diverses causes se combinent

pour opérer les étranges événemens de ma vie : voilà ce qu'il m'est impossible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mystères, & découvrir la vérité, qu'ils relisent avec soin les trois précédens livres, qu'ensuite à chaque fait qu'ils liront dans les suivans, ils prennent les informations qui seront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout, je fais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches; mais je me perds dans la route obscure & tortueuse des souterrains qui les y conduiront.

Durant mon séjour à Yverdon, j'y fis connoissance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec sa nièce Mde. Boy de la

Tout & ses filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir son oncle & ses sœurs; sa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchantait par son grand sens & son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit destinée par M. Roguin au colonel son neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit aussi la plus grande affection; mais quoique l'oncle fut passionné pour ce mariage, que le neveu le desirât fort aussi, & que je prisse un intérêt très-vif à la satisfaction de l'un & de l'autre, la grande disproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune personne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne se fit point. Le colonel épousa

depuis Mademoiselle Dillan sa parente, d'un caractère & d'une beauté bien selon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occasion contrarié ses desirs. Je m'en suis consolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers sa famille, le devoir de la plus sainte amitié, qui n'est pas de se rendre toujours agréable, mais de conseiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute sur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'eusse envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'est-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables absurdités étoient cumulées dans ce second décret, & l'édit ecclésiastique y étoit si formellement violé, que je

refusai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une si manifeste & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon sens, ne mit Genève sens-dessus dessous : j'eus de quoi me rassurer ; tout resta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuistres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.

Ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible toc-

fin. Les François surtout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienfaisance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses vertus favorites, se signala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit sur ma prétendue Lycantropie un écart qui montrait assez bien la sienne. Enfin, vous eussiez dit qu'on craignoit à Paris de se faire une affaire avec la police, si, publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi ! le rédac-

teur de la Paix perpétuelle souffle la discorde; l'éditeur du Vicaire Savoyard est un impie; l'auteur de la nouvelle Héloïse est un loup; celui de l'Emile est un enragé! Eh mon Dieu, qu'aurois-je donc été si j'avois publié le livre de l'Esprit ou quelque autre ouvrage semblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs, le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe; qu'on trouve à ces différences des causes qui puissent contenter un homme sensé; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois si bien du séjour d'Yverdon, que je pris la résolution

d'y rester à la vive sollicitation de M. Roguin & de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit aussi par ses bontés à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans sa maison, entre cour & jardin, que j'y consentis, & aussitôt il s'empressâ de le meubler & garnir de tout ce qui étoit nécessaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empressés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-sensible à tant de caresses, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèse de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un

orage contre moi , qu'on attribuoit aux dévots , & dont je n'ai pu pénétrer la première cause. Le sénat excité , fans qu'on sût par qui , paroïssoit ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation , il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement , leur reprochant leur aveugle intolérance , & leur faisant honte de vouloir refuser à un homme de mérite opprimé l'asyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avoit plus aigri qu'adouci les esprits. Quoiqu'il en soit , son crédit , ni son éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me signifier , il m'en avertit d'avance , & pour ne pas attendre cet ordre , je résolus de partir dès

le lendemain. La difficulté étoit de savoir où aller , voyant que Genève & la France m'étoient fermées , & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empreseroit d'imiter son voisin.

Mde. Boy de la Tour me proposa d'aller m'établir dans une maison vide , mais toute meublée , qui appartenoit à son fils au village de Motiers dans le Val - de - Travers , comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverser pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à-propos , que dans les états du roi de Prusse je devois naturellement être à l'abri des persécutions , & qu'au moins la religion n'y pouvoit guères servir de prétexte. Mais une secrète difficulté , qu'il ne me convenoit pas de dire , avoit bien de quoi me faire hésiter. Cet amour inné de la justice qui dévora tou-

jours mon cœur, joint à mon penchant secret pour la France, m'avoit inspiré de l'averfion pour le roi de Pruffe, qui me paroiffoit, par fes maximes & par fa conduite, fouler aux pieds tout refpect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les eftampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-deffous duquel étoit un diftique qui finiffoit ainfi :

Il penfe en philofophe, & fe conduit en roi.

Ce vers qui, fous toute autre plume, eût fait un affez bel éloge, avoit fous la mienne un fens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce diftique avoit été vu de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'A-

lembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le foin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un paffage de l'Emile où, fous le nom d'Adraste, roi des Dauniens, on voyoit affez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puisque Mde. de B.....s m'avoit mis plusieurs fois fur cet article. Ainfi j'étois bien sûr d'être infcrit en encre rouge fur les regiftres du roi de Pruffe, & fupposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois ofé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela feul que lui déplaire : car on fait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même fans me connoître, & fur la feule lecture de mes écrits.

J'ofai pourtant me mettre à fa

merci, & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent que les hommes foibles, & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son art de régner il entroit de se montrer magnanime en pareille occasion, & qu'il n'étoit pas au-dessus de son caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de sa générosité l'homme qui avoit osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour sentir le prix, & je me dis : Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan,
Frédéric

Frédéric fera-t-il au-dessous du général des Volsques ?

Le colonel Roguin voulut absolument passer avec moi la montagne, & venir m'installer à Motiers. Une belle-sœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maison que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaisir ; cependant elle me mit de bonne grâce en possession de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèse fut venue, & que mon petit ménage fut établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, sentant bien que je serois désormais fugitif sur la terre, j'hésitois à permettre qu'elle vint me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je sentoient que par cette catastrophe nos relations alloient changer, &

que ce qui, jusqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le feroit désormais de la sienne. Si son attachement restoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en feroit déchirée, & sa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma disgrâce attiédissoit son cœur, elle me feroit valoir sa constance comme un sacrifice, & au lieu de sentir le plaisir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne sentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me suivre partout où le sort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai dissimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens ; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèse, & quelque plaisir que je prenne à rendre honneur à une personne qui m'est si chère, je ne veux pas non plus déguiser ses torts, si tant est

même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur soit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédissement du sien. Je sentoisi qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le sentoisi d'autant mieux que j'étoisi le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avoisi senti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèse : N'allons pas chercher des perfections hors de la nature ; il seroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avoisi pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raisonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je sentis que j'avoisi négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me dis-

penfer, Le remords enfin devint vivif, qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même est si clair, qu'après un tel passage il est furprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma situation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animofité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidiye, & n'en voulant pas courir le rifque, j'aimai mieux me condamner à l'abftinence que d'expofer Thérèfe à fe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit fenfiblement mon état: cette double raifon m'avoit fait former des réfolutions que j'avois quelquefois allez mal tenues; mais dans lesquelles je perfiftois avec plus de

confiance depuis trois ou quatre ans; c'étoit auffi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiffement dans Thérèfe: elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceffairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes foins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux refter à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre féparation, elle avoit exigé de moi des promeffes fi positives de nous rejoindre, elle en exprimoit fi vivement le défir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de féparation, j'eus à peine celui d'y penfer moi-même;

& après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeler incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisiffement en nous embrassant! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?

En arrivant à Motiers j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de sa Majesté, & pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la géné-

rosité qu'on lui connoit & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers, qui étoit en grande faveur auprès de son Excellence. L'aspect vénérable de cet illustre & vertueux Ecossois, m'émut puissamment le cœur, & dès l'instant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part est toujours demeuré le même, & qui le seroit toujours de la sienne, si les traîtres qui m'ont ôté toutes les consolations de la vie, n'eussent profité de mon éloignement pour abuser sa vieillesse & me défigurer à ses yeux.

George Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieusement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté son pays dans sa jeunesse & y fut proscrit pour s'être

attaché à la maison Stuart, dont il se dégoûta bientôt par l'esprit injuste & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura longtemps en Espagne dont le climat lui plaisoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainsi que son frère, au roi de Prusse, qui se connoissoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands services que lui rendit le Maréchal Keith, & par une chose bien plus précieuse encore, la sincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit se plier que sur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le char-

gea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne se connoissent point en véritable étoffe, & mettent l'esprit dans les longues phrases, voyant un homme froid & sans façon, prirent sa simplicité pour de la hauteur, sa franchise pour de la rusticité, son laconisme pour de la bêtise, se cabrèrent contre ses soins bienfaisans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne savoit point flatter les gens qu'il n'estimoit pas. Dans la ridicule affaire du ministre Petitpierre, qui fut

chassé par ses confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent damnés éternellement, milord s'étant opposé aux usurpations des ministres, vit soulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce stupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il passoit au moins pour un homme qui se laissoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuste. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir sur la maigreur de son corps, déjà décharné par les ans, mais en levant les yeux sur sa physionomie animée, ouverte & noble, je me sentis saisi d'un respect mêlé de confiance qui l'emporta sur tout autre sentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre chose,

comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous asseoir. L'empesé châtelain resta debout. Pour moi je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne fais quoi de si caressant, que me sentant d'abord à mon aise, j'allai sans façon partager son sofa, & m'asseoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant, je sentis que cette liberté lui faisoit plaisir, & qu'il se disoit en lui-même : celui-ci n'est pas un Neuchâtelois.

Effet singulier de la grande convenance des caractères ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu sa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard se réchauffa pour moi d'une façon qui surprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, sous prétexte de tirer des cailles, & y passa deux jours sans toucher un fusil. Il s'établit entre nous une telle

amitié, car c'est le mot, que nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à six lieues de Motiers; j'allai tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pèlerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courses de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente assurément, mais elle n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versé dans ma route, en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit son enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de

l'attachement qui nous unissoit, mais ils ne rendent pas encore celle du besoin que nous avions l'un de l'autre, & du désir continuel de nous rapprocher. Il vouloit absolument me loger au château de Colombier, & me pressa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & serez toujours le même pour moi qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'est pas sans défaut : c'est un sage, mais c'est un homme. Avec l'esprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il soit possible d'avoir, avec la plus profonde connoissance des hommes, il se laisse abuser quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur singulière, quelque chose de bisarre & d'étranger dans son tour d'esprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & se souvient d'eux au moment qu'ils y pensent le moins : ses attentions paroissent hors de propos : ses cadeaux sont de fantaisie & non de convenance. Il donne ou envoie à l'instant ce qui lui passe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois désirant entrer au service du roi de Prusse, se présente à lui : Milord lui donne au lieu de lettre, un petit sachet

plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette singulière recommandation le roi place à l'instant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les esprits vulgaires n'entendent jamais. Ces petites bisarreries semblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que plus intéressant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influoient pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui prescrivit l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manières. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après dîné

& couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à solliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à son Excellence de la demander pour lui : volontiers. Je le mène avec moi ; je le laisse dans l'anti-chambre & je parle de son affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée se passe ; en traversant la salle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui se morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je lui en reparle avant de nous mettre à table ; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien surpris du remerciement qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné qu'il
avoit

avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu son papier. Trois semaines après, milord lui envoya le rescrit qu'il avoit demandé, expédié par le ministre & signé du roi, & cela, sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot, ni à lui non plus, sur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas se charger.

Je voudrois ne pas cesser de parler de George Keith : c'est de lui que me viennent mes derniers souvenirs heureux ; tout le reste de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ferremens de cœur. La mémoire en est si triste, & m'en vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits, je serai forcé désormais de les arranger au hasard & comme ils se présenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude sur mon asyle par la ré-

ponse du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-seulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarrassé d'une pareille commission, & ne sachant comment s'en acquiter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'insulte en transformant cet argent en nature de provisions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, & peut-être de son chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maison à ma fantaisie, si j'en voulois choisir l'emplacement. Cette dernière offre me touchait fort, & me fit oublier la mesquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Fré-

déric comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai si sincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à sa gloire que j'avois trouvé jusqu'alors d'injustice à ses succès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût: c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maison que j'habitois, & où j'eus, il est vrai, la fierté vindicative de dépenser presque autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que sa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre espèce en revivifiant ses états, en y faisant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau sol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ses voisins, en se faisant l'arbitre de

L'Europe après en avoir été la terreur. Il pouvoit sans risque poser l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne désarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret & de moi à lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre sans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avois bien grondé.

Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchise de mon zèle avoit passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du sentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers - Travers, ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisseroit tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie, & elle me revint souvent à Montmorenci, où le fréquent usage des sondes, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La

374 LES CONFESSIONS.

commodité d'un tailleur arménien, qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garde-robe arménienne; mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le

LIVRE XII. 375

caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment *salamaleki*, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement : mon imagination remplissant tous les vides, suffit seule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu supporter. Quand on marche, qu'on se promène, encore

passe ; les pieds & les yeux font
 au moins quelque chose : mais res-
 ter là les bras croisés , à parler du
 temps qu'il fait & des mouches
 qui volent , ou , qui pis est , à s'en-
 trefaire des complimens , cela m'est
 un supplice insupportable. Je m'avi-
 sai , pour ne pas vivre en sauvage ,
 d'apprendre à faire des lacets. Je
 portois mon couffin dans mes visi-
 tes , ou j'allois , comme les femmes ,
 travailler à ma porte & causer avec
 les passans. Cela me faisoit suppor-
 ter l'inanité du babillage , & passer
 mon temps sans ennui chez mes
 voisines , dont plusieurs étoient
 assez aimables , & ne manquoient
 pas d'esprit. Une entr'autres , ap-
 pelée Isabelle d'Ivernois , fille du
 procureur-général de Neuchâtel ,
 me parut assez estimable pour me
 lier avec elle d'une amitié parti-
 culière , dont elle ne s'est pas mal

trouvée , par les conseils utiles que
 que je lui ai donnés , & par les
 soins que je lui ai rendus dans des
 occasions essentielles , de forte que
 maintenant , digne & vertueuse mère
 de famille , elle me doit peut-être
 sa raison , son mari , sa vie & son
 bonheur. De mon côté , je lui dois
 des consolations très-douces , &
 surtout durant un bien triste hiver
 où , dans le fort de mes maux &
 de mes peines , elle venoit passer
 avec Thérèse & moi de longues
 soirées , qu'elle savoit nous rendre
 bien courtes par l'agrément de son
 esprit & par les mutuels épanche-
 mens de nos cœurs. Elle m'appe-
 loit son papa , je l'appelois ma fille ,
 & ces noms que nous nous donnons
 encore , ne cesseront point , je l'es-
 père , de lui être aussi chers qu'à
 moi. Pour rendre mes lacets bons
 à quelque chose , j'en faisois présent

à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans ; sa sœur aînée en eut un à ce titre, & l'a mérité ; Isabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde ; mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage, & dans les détails desquelles je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maison sur la montagne où il venoit passer les étés. Je n'étois pas empressé de sa connoissance, parce que je savois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord

Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour ; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoissance avec M. D. P...u, & ensuite une amitié trop intime, pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. D. P...u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint, avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari.

D. P...u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de sa mère, avoit été élevé avec assez de soin, & son éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoissances, quelque goût pour les arts,